Pays, peuples et

Par Nour-Edine Boukrouh
noureddineboukrouh@yahoo.fr

Quelqu'un au monde sait-il où va le monde ? Quand on entendait dire autrefois que le monde changeait, ça ne se voyait pas de tous car le changement commence toujours petit, imperceptiblement. Les sceptiques concédaient que le changement est dans l'ordre des choses, les instruits le déduisaient des mesures des scientifiques et des courbes des prospectivistes, mais le commun des gens ne s'en rendait compte qu'une fois devenu une réalité qui, à peine formée, s'exposait à son tour à subir la loi du changement qui commence petit et finit gros.

A l'ère des satellites, de la fibre optique, du numérique et du nanomètre, on peut déceler le changement dans les limbes avant d'être entériné par les transformations constatées dans le mode de vie, les idées ou les technologies. On peut le voir comme si on était équipé de lunettes grossissantes, télescopes ou microscopes, découvrant du même coup à quel point notre imagination peut être prise en défaut par une réalité improbable. On est alors doublement convaincu que le monde peut changer très vite : par ce qu'on a vu et par les moyens dont on l'a vu.

Le tout n'est pas de voir le changement mais de se déterminer par rapport à lui. De grandes menaces planent sur le sort de l'espèce humaine venant du changement climatique, de la surpopulation, de la raréfaction des ressources, de la fragilité de l'économie mondiale, de la résurgence du fanatisme religieux et de la survivance de régimes politiques autocratiques, sans pour autant inciter les gouvernements du monde à des ripostes concertées.

Qui fait l'Histoire : le monde ou les hommes ? Jusqu'à une certaine étape, c'était la planète, le monde, la nature qui dictait ses lois à l'Homme. Puis ce dernier est parvenu à renverser les rôles, s'affranchissant de cette dépendance et se rendant progressivement «maître et possesseur de la nature», selon les mots de Descartes.

Depuis, il n'a plus lâché le gouvernail du changement et de l'Histoire grâce aux moyens dont l'ont progressivement doté son intelligence et son labeur. On considère que c'est vers la moitié du XXe siècle que la planète est entrée dans «l'anthropocène» (l'ère des humains) où «pour la première fois dans l'histoire, les activités humaines modifient profondément l'ensemble du système qui maintient la vie sur Terre». (Matthieu Ricard, généticien et moine tibétain).

Or, ce qu'on constate dans les temps présents c'est que les affaires humaines semblent échapper à tout contrôle, soulevant de grandes inquiétudes qui peuvent devenir la source de nouveaux ennuis pour l'humanité. Les images qui nous arrivent d'Europe depuis quelques semaines, nous montrant ses pays, ses frontières, ses parcs, ses autoroutes et ses gares pris d'assaut par des vagues de migrants, sont un signe que des choses déterminantes sont en train de se produire dont on ne connaîtra les conséquences que dans une ou plusieurs générations.

Ces flots humains résolus à prendre pied en Europe ou à mourir en mer ou en route évoquent un tsunami balayant frontières, barrages, forces de l'ordre, lois nationales, procédures communautaires et usages, rappelant des prédictions lues jadis dans des livres signés de noms prestigieux comme Hegel, Nietzsche, Henri Massis ou José Ortéga y Gasset sur l' «ère des foules», la «révolte des masses», la «vengeance des damnés de la terre», l'«invasion des barbares», la «peur des possédants»…

C'est de la chancelière allemande que sont ces mots, «l'afflux de migrants va changer l'Allemagne». Une fois encore, ce pays a étonné le monde : les 4/5 de la population ont approuvé la décision de leur chancelière d'accueillir 800 000 réfugiés durant l'année en cours quand la France en accueillera 24 000 sur deux ans et la Grande-Bretagne 20 000 sur cinq ans.

En suivant les reportages diffusés par les chaînes de télévision arabes et occidentales, il était difficile de ne pas établir un parallèle avec d'autres images diffusées par les deux networks, peut-être même dans la même journée : celles montrant «Daesh», la plus grande usine de production de migrants depuis la Seconde Guerre mondiale, en action dans plusieurs pays arabes. Avec la différence que les premiers sont armés de leur détermination à s'installer en Europe et que les seconds détruisent indistinctement vies humaines et vestiges historiques rencontrés sur leur chemin.

Tout le monde a été un jour ou l'autre soit conquérant, spoliateur ou colonisateur soit barbare, étranger, colonisé, «dhimmi», déporté, apatride, émigré, réfugié, exilé, «harrag», etc, et beaucoup d'hommes en vie ne savent pas sous quelle terre ou dans quelle mer ils finiront leurs jours.

On émigre pour fuir la misère, la dictature, le fanatisme religieux, la guerre, la mort, et pourtant c'est à la mort presque certaine que l'on s'achemine quand on emprunte des embarcations de fortune pour parcourir des centaines de lieues en vue de rallier des destinations incertaines.

Tous les pays sont nés un jour, aucun n'était là à l'apparition de l'Homme ; à la faveur des mutations géologiques, climatiques, biologiques, culturelles et historiques, l'espèce humaine s'est progressivement organisée pour sa survie en familles, hordes, tribus, cités, empires, civilisations puis, à l'ère moderne, en Etats nationaux.

On délimitait les territoires et les idéologies comme font les animaux pour s'assurer d'un espace vital, et les guerres ont longtemps eu pour cause principale la possession de quelques kilomètres carrés ou le prosélytisme religieux ou idéologique.

Les pays sont nés de la recherche des hommes d'un abri contre les intempéries, d'un refuge contre les bêtes féroces ou, au gré des vicissitudes de l'Histoire, de la conquête de terres fertiles, de la volonté de puissance ou d'une délibération internationale dont l'exemple le plus fameux est la Résolution n°181 de l'ONU partageant la Palestine en deux Etats. Les Israéliens ne veulent pas rendre aux Palestiniens la part qui leur a échu en 1948, estimant qu'elle fait partie de la terre «promise par l'Eternel», oubliant du coup la résolution onusienne, et Hamas ne rendra pas Gaza à l'Autorité palestinienne pour cause d'islamisme.

Peu de peuples savent où ils étaient il y a quelques millénaires, d'où ils viennent avec certitude ni pourquoi ils sont là plutôt qu'ailleurs. N'ayant pas la prétention de le savoir, les pères fondateurs de l'Union africaine ont posé avec la vague des indépendances de la fin des années 1950 un principe sage : l'intangibilité des frontières héritées de la colonisation. Des pays sont nés de l'émigration, comme les Etats-Unis d'Amérique, de guerres de libération ou d'accords entre les grandes puissances, comme beaucoup d'anciennes colonies africaines, de la scission de grands ensembles par suite de mésentente religieuse (Inde-Pakistan, Soudan-Sud-Soudan) ou idéologique (les deux Chine, les deux Allemagne, les deux Corée, les deux Vietnam, les deux sous-territoires palestiniens…). Des regroupements créés sur des bases idéologiques, politiques ou linguistiques (URSS, Yougoslavie, Royaume-Uni quitté par l'Irlande et qu'a failli suivre l'Ecosse il y a peu) se sont défaits, et des Etats issus du démembrement de l'Empire ottoman sont en train d'être démantelés à leur tour à l'instar de l'Irak et de la Syrie. Parmi les frères séparés, il en est qui se sont réconciliés à l'image des deux Allemagne et des deux Vietnam, alors que les «frères» musulmans, eux, aspirent et travaillent à plus de divisions et de scissions à l'avenir (chiites-sunnites, wahhabites-non wahhabites, soudanais, Palestiniens, Libyens, Syriens, Irakiens, Yéménites...). Les mutations géologiques, climatiques, culturelles et historiques qui ont façonné la planète sont toujours à l'œuvre et nous assistons de nos jours à la formation d'une nouvelle carte de l'occupation des terres émergées.

Des territoires sont menacés de disparition sous l'effet de la montée du niveau des mers et des océans, condamnant leurs peuples à se retrouver sans pays, et des pays fertiles se vident de leur population pour des causes politiques ou religieuses.

Que deviendront ces peuples sans terre et ces terres abandonnées par peur de dirigeants tyranniques ou de hordes fanatiques ? Qui accueillera les premiers ? Qui héritera des secondes ? Que deviendront les idéaux de patriotisme, de nationalisme, de civilisation, de tolérance et d'humanisme qui ont bercé la longue marche d'Homo erectus ?

Des pays louent leur pavillon maritime à des armateurs pour accroître leurs rentrées en devises et d'autres leurs terres agricoles à des multinationales ; les deux-tiers de la population du Liban vivent hors des frontières de leur minuscule Etat dont presque la moitié de la population résidente est constituée de Palestiniens et de Syriens chassés de chez eux depuis 1948 pour les premiers et 2012 pour les seconds ; de riches Etats du Golfe comptent plusieurs fois plus d'étrangers que leur population d'origine, et il y a aujourd'hui plus de raisons ou de prétextes à se séparer dans le monde arabo-musulman que de s'agglomérer.

Y a-t-il une solution au phénomène de migration sauvage qui bouleverse le monde et le transfigurera culturellement à long terme ? Si la communauté internationale ne peut plus stopper le réchauffement climatique, s'y étant prise trop tard, elle peut agir sur les causes à l'origine des flux migratoires arabes dus aux despotismes locaux et à la stratégie de grandes puissances consistant à les livrer à l'islamisme pour mieux démanteler leurs pays. Tout le monde se focalise sur la gestion des effets immédiats de la crise, personne sur ses causes. Pourquoi ?

Ces flots humains résolus à prendre pied en Europe ou à mourir en mer ou en route évoquent un tsunami balayant frontières, barrages, forces de l'ordre, lois nationales, procédures communautaires et usages, rappelant des prédictions lues jadis dans des livres signés de noms prestigieux comme Hegel, Nietzsche, Henri Massis ou José Ortéga y Gasset sur l' «ère des foules», la «révolte des masses», la «vengeance des damnés de la terre», l'«invasion des barbares», la «peur des possédants»...